

TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS : TOUT
QUINZOMADAIRE 29 MARS 71 1F
BIENTOT PLUS LE
DROIT DE SOURIRE...

LA COURNEUVE TUÉ POUR UN VERRE

La sœur de Jean-Pierre : « J'arrive au café, je vois un car de flics — Denis m'a dit « Va pas là-bas à l'hôpital » — deux balles — J'ai été au café et je suis revenue ici tout de suite — 7 h et demi — Moi j'ai couru là-bas — les flics étaient là — On est parti en voiture — On est parti en voiture — Aujourd'hui, c'est l'enterrement de mon frère, alors pas de bordel hein? » Ça c'est le frère de Jean-Pierre qui parle. Il est un peu plus vieux que lui et il a le visage dur et fermé mais quand on lui explique pourquoi on est venu de Paris, il sourit un peu et il nous serre la main.

Les copains de Jean-Pierre sont de la même trempe. Ce sont des durs. Depuis lundi matin ils sont au café en face de l'Eglise sur la place où habitait Jean-Pierre. Ils boivent parce que c'est pas rigolo d'enterrer un copain et parce que en attendant l'heure, il n'y a rien à foutre dans cet univers de béton et d'ennui. On boit ensemble mais on boit ensemble mais on n'est ni malheureux ni surtout désespérés. « Nous les jeunes de la Courneuve, on est comme ça. S'il y en a un à qui il arrive quelque chose, c'est comme si c'était à nous tous que ça arrivait. On est une bande. Plus que des amis. Des frères quoi. » « On est tous des jeunes ; 16 ans, 19 ans. Tous ceux des quatre mille. Quand il y a un nouveau jeune qui arrive dans la cité, on essaie un peu de savoir qui il est, ce qu'il a dans le ventre. S'il est bien, il est avec nous. » Une autre tournée.

ON EST FORTS PARCE QUE ON EST ENSEMBLE

Si on demande pourquoi ils sont comme ça en bande, ils rient : « C'est parce qu'on s'aime tous. » Un autre : « C'est parce que si on est seul dans son coin, on se fait baiser. Nous on est forts parce qu'on est ensemble. Il y a quatre chefs. S'il y en a un qui parle, il y a trois cents jeunes qui le suivent. »

De fait, c'est eux, les jeunes de la Courneuve qui ont dirigé la manifestation après l'enterrement. Deux mille types venus de Paris derrière eux. « On est venus parce que on est jeunes aussi et on a été touchés parce que, ce qui est arrivé à Jean-Pierre, ça aurait pu nous arriver. Nous aussi on est les frères de Jean-Pierre, même si on ne le connaissait pas. »

Nous les gauchistes on est venus de Paris et d'ailleurs, c'est vrai. Mais souvent on était un peu minables et rigolos. Lui et sa nana ils balladaient tranquillement bras dessus, bras dessous en se regardant dans les yeux. Lui il s'était fait plaisir en piquant des petits pains au chocolat sur le chemin du cimetière. L'autre, il vitupérait en parlant de sa politique et de ses projets. Si on est indulgents avec la spontanéité des gauchistes et leur génie ou leur créativité quand il y en a, on doit être féroces quand ces mêmes gauchistes font semblant de se joindre à un mouvement spontané soit par devoir soit par habitude.

(Suite p. 8)

MARCHÉ AUX PUCES : 10 MINUTES DE FÊTE

Mars 1971. Début du centenaire de « la Commune ».

La Commune de Paris a commencé par la fuite de la bourgeoisie à Versailles. Le peuple mit une semaine avant de la proclamer.

La Commune de Paris c'était la prise en charge dans la joie, par le peuple lui-même de sa propre vie dans tous les domaines : un éclatement, à travers la liberté retrouvée et proclamée, de l'imagination du peuple de Paris. Hommes, femmes, enfants, jeunes ou vieux, tous pouvaient exprimer leurs idées et participer pleinement au renouvellement de la vie dans la Commune.

Pas de commémoration. Des manifestations dans l'esprit de la Commune.

Commencer à en parler par une fête populaire, ça s'imposait.

Au départ plusieurs organisations révolutionnaires se sont groupées pour le préparer.

Le lieu : la butte Montmartre, point de départ de la Commune.

Pour la forme on a demandé à Grimaud l'autorisation, mais comment penser que la bourgeoisie accepterait que l'on fête cette véritable révolution prolétarienne dont elle ne s'est jamais remise : — 30 000 communistes assassinés ;

(Suite p. 8)



Tout est gratuit mais il n'y a pas de bonbons

Nous avons voulu, le 18 mars, à l'occasion de l'anniversaire de la Commune, libérer le jardin du Luxembourg. Le Sénat, alors, a décidé de fermer les grilles du jardin à 13 h30, en faisant évacuer les promeneurs.

Devant l'indignation des gens attroupés près des grilles, à 16 h, le jardin a du être réouvert.

Galipettes, jeux de ballons, sauts de mouton, farandoles, rondes, tout ça sur les pelouses, enfants en tête, au nez et à la barbe des gardiens. Puis, les enfants ont investi les manèges balançoires et autres terrains de jeux, les plus grands faisaient tourner le manège pour les petits.

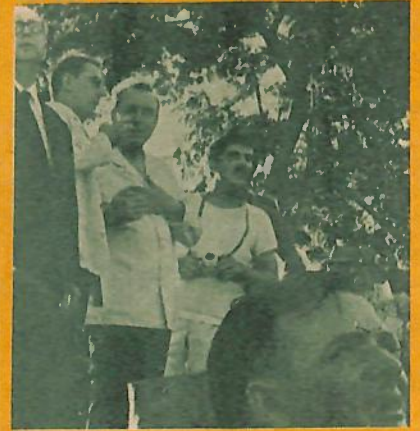
(Suite p. 8)



Laos sur la montagne
on en a pris plein la
gueule...



CAMARADES ÇA PÈTE A LA REUNION!



Debré riant jaune
bombardé de cailloux

La Réunion, c'est un pays de 450 000 habitants, dont 36 % de moins de 20 ans. C'est une population active de 100 000 habitants et c'est aussi 100 000 chômeurs.

Depuis deux ans, le pouvoir d'achat a baissé de plus de 25 %, le minimum garanti est de 30 % inférieur à celui de la France et le coût de la vie dépasse de 50 % celui de la « métropole » : c'est un « département français ».

MAI 1970 : Une grève éclate dans le bâtiment et les travaux publics, puis s'étend aux transports, aux docks, à la métallurgie, aux brasseries et aux pompes à essence : toutes les villes sont touchées. Les grévistes (environ 21 000, soit un cinquième de la population active) développent leur action vers les masses. Ils se constituent en comités de grève, se rassemblent dans des meetings. Leur combat est popularisé par la C.G.T.R. (Confédération Générale des Travailleurs Réunionnais).

Les travailleurs réunionnais ont engagé là un des plus puissants et des plus déterminants mouvements de l'histoire révolutionnaire de l'île sous la direction de la classe ouvrière et du prolétariat organisé par le P.C.R. (Parti Communiste Réunionnais).

Le P.C.R. s'est constitué en 1959 de façon autonome par rapport aux directions bureaucratiques du P.« C. » F. Sous la direction de PAUL VERGES, secrétaire général, il organise la classe ouvrière et la paysannerie en lutte contre le colonialisme français. En 1959, VERGES lance le mot d'ordre d'autonomie considéré comme « la rupture nette avec ce qui pouvait exister encore d'illusions départementalistes chez certains éléments communistes ».

A la Réunion, les municipales sont l'occasion de s'affronter directement à l'appareil de répression colonial. Les 14 et 21 mars derniers, le P.C.R. et le F.J.A.R. (Front des Jeunes Autonomistes de la Réunion) ont présenté des candidats, sans illusion sur les possibilités de changer quoi que ce soit par des élections dans le système colonial. Les réactions ne se sont pas fait attendre :

- arrestation du dirigeant réunionnais du F.J.A.R.,
- arrestations de candidats de l'opposition,
- attaques à main armée des meetings du P.C.R.,
- intimidations perpétrées contre des militants par les membres fascistes de l'U.D.R. et de l'U.J.R. protégés par les C.R.S. et l'armée... etc.

Malgré les bourrages systématiques des urnes par l'U.D.R., le P.C.R. a obtenu trois maires à la Réunion : cela montre bien l'enthousiasme populaire contre le colonialisme dans un climat de guerre civile.

L'ECHEANCE 1975 : LA CRISE LA PLUS GRAVE

En 1975, la Réunion verra les salariés agricoles quitter la terre, les petits et moyens propriétaires ruinés parce que la bourgeoisie contraint l'économie réunionnaise à se mesurer aux pays industrialisés de l'Europe capitaliste en l'intégrant dès 1975 dans le jeu de la concurrence du Marché commun.

La bourgeoisie réunionnaise sera elle-même éliminée et tout le pays sera aux mains des capitalistes français, les mieux placés pour y affronter la concurrence.

La seule solution qu'a trouvée le colonialisme français pour résoudre les contradictions que sa politique engendre sur place est l'émigration massive de la jeunesse réunionnaise vers la France où elle vient grossir les rangs du prolétariat surexploité...

Aujourd'hui, la révolte du peuple réunionnais commence à s'exprimer de façon violente. La bourgeoisie française est contrainte d'envoyer à la Réunion toujours plus de forces de répression (C.R.S., parachutistes...) pour continuer à contrôler le pays. C'est une LUTTE DE LIBERATION NATIONALE qui est commencée sous la direction du prolétariat organisé par le P.C.R. et des jeunes structurés par le F.J.A.R.

C'EST UN VIETNAM FRANÇAIS QUI SE PREPARE. Nous savons tous que le prolétariat français a des traditions de lutte anticoloniale. Nous devons être conscients de l'importance de la lutte du peuple réunionnais pour la montée des luttes en France même. Nous aurons à soutenir les actions qu'entreprendra le F.J.A.R. en France et à populariser cette lutte anticoloniale de la population d'un « département français ».

VIVE LA LUTTE DU PEUPLE REUNIONNAIS
POUR SON AUTONOMIE!
REUNION LIBRE!

Le « quotidien »
à l'usine p. 3

Lycées p. 4-5

Faisez le journal
« Tout » ! p. 6

Scission dans le
Black Panther
Party p. 7

...ON VA SE MARRER!

A Grenoble, le mouvement lycéen couvait depuis deux mois. Après l'affaire Guiot, début mars, ça repartait du lycée technique Vaucanson (« La Vox »), situé dans la périphérie grenobloise. Pendant 5 jours le lycée est occupé, on publie la lettre d'un copain qui raconte cette occupation. Le matin du mercredi 17 mars les flics vident le lycée. Une manifestation le réoccupe. Au passage, on secoue Vigneron, un journaliste réac du très réac « Dauphiné Libéré », qui sera libéré par les flics. A la suite de cette action plusieurs copains sont inculpés.

L'OCCUPATION DE LA « VOX »

J'ai d'abord été frappé par l'enthousiasme qui régnait dans « la VOX », les camarades, malgré une semaine d'occupation et de manifs, ne se plaignaient pas ; au contraire ils étaient heureux, contents d'emmerder le monde, les râleurs, les flics et le dirlo en particulier. La seule chose qui clochait un peu c'était le manque de filles (le repos du guerrier ça compte aussi) mais c'est un détail qui s'oublie vite. Chaque soir les occupants se réunissaient pour décider du tour de garde, de la formation des équipes et des postes à surveiller. Et

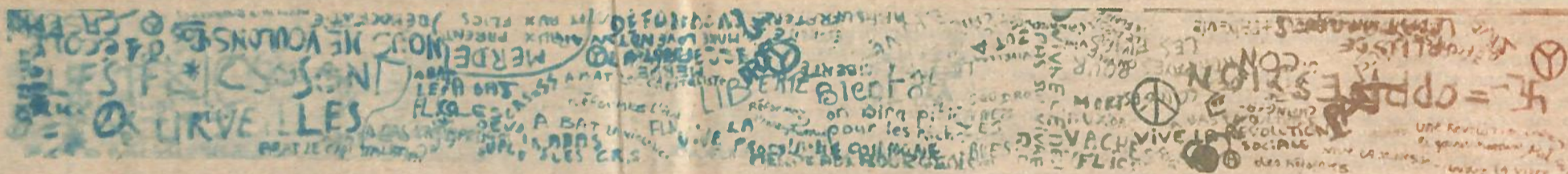
chaque soir, même unanimité, tout le monde était présent et chacun avait un rôle pour la surveillance de la nuit à passer, des relèves furent effectuées pour permettre à ceux en place de se reposer. Une équipe (avec la seule fille pour la nuit de samedi à dimanche) faisait du café, du chocolat sur un feu de bois (parce qu'on nous avait coupé l'électricité) et les distribuait à tout le monde, des anciens de la VOX, ou des sympathisants nous apportaient du café aussi. Le fric et la bouffe affluaient de partout, tout le monde s'y mettait, apportait quelque chose et cela marchait du tonnerre.

REPOS DU GUERRIER UNE AUTRE FOIS... SIGNE : UNE NANA



PAROLE AUX LYCEENS

massy



puissent se mobiliser contre la répression. Cette fois pourtant on a manifesté avant eux, c'est nous qui les avons fait sortir dans la rue. On est même allé au lycée technique de Villegienaise. Là-bas certains élèves avaient décidé la grève active. Le lendemain l'U.N.C.A.L. dit : « soyez sérieux, rentrez en classe » et l'administration de son côté : « rentrez en classe, soyez sérieux ».

Au C.E.T. c'est la panique. Les filles hurlent derrière les fenêtres : « nous sommes enfermées à clef dans nos classes par nos profs ». Les mecs en bleu de travail derrière les grilles, séparés de nous par l'administration et les profs voulaient nous rejoindre, seuls quelques uns y parviennent.

Nous sommes 1500 à 2000 à manifester dans les rues de Massy. Pour la première fois tous les bahuts de Massy sont là et on décide d'essayer de se coordonner.

Les lundimains de la grève au C.E.S., 600 élèves étaient absents. On a tous reçu un mot « sous couvert de manifester sa solidarité votre enfant a été absent... ».

Durant les trois jours de grève c'était formidable, on avait une frite terrible, on était tellement nombreux, on voulait faire des tas de choses.

Certains avaient lu le texte sur « la Commune vivante ». Et nous, si on pouvait changer notre vie, qu'est-ce qu'on ferait ?

Rendez-vous mercredi à 13 h 30 dans le préau de la récréation.

On avait amené 7 rouleaux de papier de dix mètres, des pinceaux, de la peinture et de la musique pop. Ça été l'explosion, en cinq minutes on était 150. Il n'y avait plus de place sur le papier pour écrire, mais il fallait qu'on écrive. Ça hurlait : « du papier, des pinceaux ». On a repris dans les classes des vieux papiers, on collait au fur et à mesure sur les murs du préau. Tout y passait, les filles, les

parents, les profs. C'était génial. C'était le bonheur d'être libre ! On le vivait ensemble. La liberté d'expression ça doit être ça. Ça pouvait pas s'arrêter comme ça. On s'est filé rencart pour le lendemain pour discuter.

Avant on était des petits groupes, maintenant on est tous ensemble.

Avant tout on s'est dit qu'il fallait obtenir une salle pour nous.

On est allé demander à l'administration : réponse vague. Le lendemain on y retourne. Le conseil d'administration élègait, là : la directrice, le maire, les parents d'élèves. D'abord, ils ont accepté deux délégués : ils promettent de réunir une commission sur le problème de la salle. Ils menacent les profs qui étaient avec nous. Ça on ne l'accepte pas. On passe dans les salles de classe, on revient tous et on envahit le conseil d'administration. L'administration a affirmé qu'elle n'avait jamais parlé de menace ! La séance est levée, quant à la salle...

On a parlé... Tout ce qu'on a fait, on l'a toujours fait devant tout le monde, avec tout le monde. On a senti que les mêmes choses nous révoltaient. Le petit groupe qui avait la grève discutait ensemble s'est élargi à tout le C.E.S. On a avancé tous en même temps la situation que l'on a créée ensemble.

On ne veut pas que tout ce qu'on a fait reste enfermé dans le C.E.S. Depuis la grève, certains d'entre nous avaient revu des élèves des autres établissements de Massy. Ceux du C.E.S. Blaise Pascal qui n'avaient pas pu participer à la manif sur Guiot sont venus nous voir quand l'administration a voulu renvoyer des élèves. On a fait un tract continuer avec les jeunes des lycées et du C.E.T. et, pourquoi pas avec eux. Maintenant on voudrait sortir des bahuts et le faire avec tous les jeunes de Massy.

— L'ÉCOLE :

Des élèves de troisième (15 ans) : « L'enseignement, ça ne sert à rien. Ce que l'on fait maintenant, c'est complètement idiot, à quoi ça sert de savoir la vie d'Horace ? Ce n'est pas la vie de dehors... Qu'est-ce que les profs connaissent de la vie de dehors : RIEN.

Le prof d'histoire s'amuse à être libéral, il fait semblant de parler de tout, mais quand tu lui poses une question, ou que tu veux parler d'un sujet, il te coupe la parole.

Avec quelques filles, en dehors du cours, on prépare un truc sur la Commune en général dans les livres d'histoire, on en parle en quelques lignes. Il y en a un qui dit à peu près ça : les gens ont fait la Commune, parce qu'ils étaient dans un certain état d'excitation... Ils étaient très énervés, c'est tout...

En instruction civique, à propos des immigrés, on faisait remarquer qu'il ne gagnaient pas beaucoup d'argent. Tu sais, ce qu'elle a répondu, la prof ? : Oh, vous croyez, il faut quand même savoir qu'il y en a qui ont quand même de l'argent. La preuve, vous en voyez le samedi à la poste, qui envoient de l'argent à leur famille. » Elle, elle admettait que les Français gagnent plus d'argent. A un devoir, j'ai écrit ce que je pensais du problème des immigrés, j'ai eu une mauvaise note.

J'aurais du prendre le second sujet... l'exode rural, là, il suffisait de répéter son cours par cœur. Le prof d'anglais, parce que nous ne nous laissons pas faire, elle nous accuse d'influencer la classe. Elle est du P.C.F., pourtant elle est vachement bourgeoise. L'autre jour, quand on a fait une manifestation, elle est venue nous chercher pour nous demander de rentrer. C'est pas une influence ça ? »

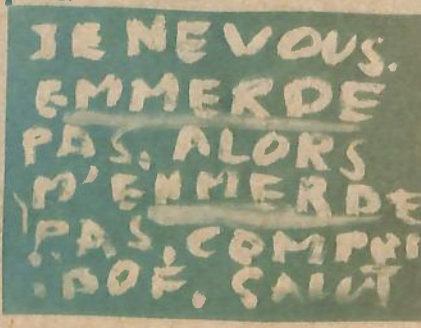
Un garçon de quatrième : « Ma vie elle est ailleurs, elle commence au moment où je sors de l'école. »

Un autre : « Si à l'école, c'était toujours la liberté, ça pourrait être tellement chouette ! »

C'est vachement bien du papier blanc on peut écrire ce qu'on veut. Je peux dire MERDE aux gens, je peux dire ce que je veux, mais personne ne lira ce que j'écrirais mais aujourd'hui vous lirez et vous écrirez aussi ce que vous voudrez.

Je pourrais DIRE que je trouve machin mieux que truc.

Je pourrais DIRE que je hais les profs qui causent pour ne rien dire, que je hais le monsieur avec la blouse bleue qui surveille si on pique des glaces à la cantine, et sur du papier je pourrais cracher sur un prof ou sur la DIRECTRICE (tout du moins son effigie) sans que personne m'engueule, je pourrais dire que je suis d'accord avec untel dire ce que j'ai sur le cœur, dire MERDE avec un grand M, je pourrais dessiner des pendus et écrire sous leurs pieds leurs noms : Joël... Je pourrais dire aussi que le surnom d'un des pions est sadique, je pourrais dire que untel a des dents de vampire et que c'est pour ça que je la trouve bien. Je pourrais dire aussi que je m'emmerde en latin, que si je fais chier les profs c'est parce que moi aussi je me chier sans me faire engueuler, je pourrais dans leur cours, je pourrais faire des fotes d'otographe sans que la prof de français soit derrière mon dos pour les corriger. Je pourrais faire comme maintenant, écrire pour ne rien dire, pour me délasser. Je pourrais dire que les flics qui font la circulation ne sont pas tous des cons, malgré quelques petites traverses, je pourrais écrire MERDE en grand, moyen et en petit mais je pourrais signer mon nom SANS craindre les réactions de ceux que j'imagine car eux mieux s'injurier que se battre, je pourrais écrire PEACE AND LOVE en anglais car c'est plus SNOB, je pourrais écrire me vider sans emmerder personne.



LES PARENTS :

Un garçon de troisième (15 ans) : Mes parents, ils sont sympas. J'ai toujours discuté de tout avec eux, car je les considérais comme des copains, mais le lendemain de la grève, ma mère, elle a déchiré les affiches qu'il y avait dans ma chambre. Mes parents, ils ont peur.

Un autre : « Mon père, il me dit : tu as le droit d'avoir tes idées, mais ne le dis pas à ton petit frère, ni à ta mère, tu peux penser ce que tu veux, mais si j'apprends que tu vas à une manifestation, tu ne mets plus les pieds à la maison. »

Nicole : « Mes parents, je ne leur reproche rien, maman travaille, mon père est dans une usine par ici, ils ne veulent pas que je devienne ouvrière... c'est normal... ils sont dans la merde, c'est pas marrant d'être ouvrier. C'est normal qu'ils ne veulent pas que je le devienne. Puis, pour eux, si tu t'intéresses à la politique, tu ne peux pas suivre tes études en même temps, c'est un peu vrai. » (Troisième).

LES FLICS :

« Des flics, on en a vu au sit-in, boulevard Saint-Michel, c'est vachement impressionnant, c'est incroyable... J'en ai déjà vu à la télé, mais je ne pensais pas que c'était comme ça... »

L'autre jour, on était à Denfert-Rochereau, on était sept. Un car de flics passe une fois, dix minutes plus tard, une seconde fois, quinze flics en descendant en roulant des épaules...

« — Tes papiers ! — Où allez-vous ? — Alors, on va en surboum ? — Tu as un drôle de sourire, tu te foutais de moi peut-être ? »

C'est incroyable, on faisait rien, c'est vraiment la chasse aux jeunes. »

LA VIE EN COMMUN :

« Ce serait chouette, on aurait des comptes à rendre à personne, on aurait tous les mêmes idées, on pourrait lutter davantage. Mais comment est-ce possible, alors qu'il y a des flics partout, et que lorsqu'on est sept dans la rue, on se fait arrêter ? »

— Je crois que ce qui a débouqué le truc, chez nous, c'est qu'avant on avait vachement des problèmes personnels mais qui ont éclaté au niveau de tout le monde. Au niveau de l'orientation, par exemple, le fait qu'il y ait une révolte au niveau de l'orientation, ça a vachement joué. Les problèmes personnels d'E., par exemple, à partir du moment où elle en a parlé, on a essayé de résoudre les trucs. Je sais pas moi mais c'est vrai parce qu'on est des filles, on dit : « Moi, j'ai tel et tel problèmes. » C'est ça qui s'est débouqué. On a commencé à sentir d'abord qu'on avait les mêmes problèmes dans certains domaines et qu'on pouvait s'aider quand c'étaient pas les mêmes. Par exemple, les filles qui essayaient de se tailler de chez elles... On a senti qu'on était pas seulement là, dans une classe, à écouter les profs, mais qu'on vivait ailleurs, qu'on vivait autrement qu'en écoutant un prof. Dans la classe, on se rend bien compte que si on est au lycée, c'est pour avoir quelque chose mais qui nous intéresse pas. La vie qu'on a au-dehors du lycée est vachement plus importante et même les rapports qu'on a dans la classe, c'est pas tellement au niveau du travail, parce qu'on se passe les devoirs, et même si on se les passe, c'est vraiment minime mais surtout on s'aide parce qu'on a les mêmes problèmes au niveau de la famille, des trucs comme ça.

— ... avec les mecs, il s'est passé un truc vraiment bizarre au lycée. On a emmerdé les gars du C.A. pendant un mois et demi pour essayer d'obtenir une discussion sur les problèmes d'avenir, ce qu'on allait foutre après et, jusqu'à maintenant, ils ont toujours refusé, prétextant des choses plus importantes et tout ça et puis maintenant les mecs, ils commencent à se demander qu'est-ce qu'ils vont faire... enfin moi je pense, on en a eu vachement plus conscience tout de suite, pour nous, le bac ça veut rien dire, c'est pas ça qu'on veut. Eux, ils sentent ça que maintenant et puis je crois que nous, je sais pas, on a beaucoup plus envie d'être libres au niveau des rapports humains tout de suite. Et en plus, au niveau de la révolte, nous on est en permanence révoltées contre quelque chose. Les mecs, ils sont révoltés politiquement contre des trucs bien précis ou alors ils sont révoltés en général mais ils font pas grand chose par rapport à ça, ça se passe dans la tête mais pas du tout dans la vie.

— En tant que filles, on est quotidiennement révoltées parce que, quotidiennement agressées concrètement dans la rue, les trois quarts du temps t'as une image de la femme qu'on t'impose, soit dans la publicité, soit dans le métro, soit tu te fais draguer et t'as constamment une image de la femme qui te brime, qui te fait chier et ça, tu le ressens concrètement.

— Compare la condition d'un mec de 16 ans et la condition d'une fille de 16 ans.

— En tous cas, chaque fois qu'on a voulu parler avec les mecs, du moment que c'était pas de politique, c'était pas la peine d'en parler. Ils disent que c'est pas politique, que ça porte pas sur les masses, mais nous on vit une oppression familiale de tous les jours et je trouve que c'est aussi important que de s'emmerder à faire des discussions sur les magouilles... ce qu'ils appellent politique, c'est des trucs dans la tête, intellectuels, alors que notre révolte à nous, elle porte sur la vie de tous les jours. On essaye de changer les rapports entre les gens, on essaye de parler... Quand on a parlé de communautés, les mecs ils ont encore rigolé... L'activité militante, on veut la porter dans notre vie personnelle et sur l'extérieur. Je crois que ce qu'ils voient pas, c'est changer sa vie à soi pour mettre en pratique certaines idées ; pour eux c'est pas politique.

— Avant, les gens d'une classe, ça représentait rien ; les gens d'un lycée, ça représentait rien ; on avait des relations d'amitié, pas des relations de groupe, de collectivité où, tu vois, les choses sont en commun. Maintenant, toutes les filles s'ouvrent ; on parle plus par sous-entendus ; t'es au courant de tout ce qui se passe, de manière ouverte. Ce qui est con, c'est dire : « Vie privée, vie publique. » C'est faux. Quand une fille se révolte contre sa famille, elle se révolte AUSSI contre tout ce qui se passe.

— Si les filles de la classe, elles sont venues au sit-in, c'est parce qu'on avait parlé d'autre chose avant, c'est pas en balançant des problèmes politiques théoriques sur la tête des gens qu'on y arrivera. C'est pas en balançant des liaisons officielles de l'extérieur. C'est pas en disant : « Vous êtes ouvriers, on est lycéens, on va faire la liaison. » Comme avec les lycées techniques, les lycées et les C.E.T. Ce qui nous rapproche d'abord, c'est qu'on a les mêmes problèmes parce qu'on est jeunes, la liaison, souvent, elle est spontanée. D'abord, par exemple, à une manif, quand on a retrouvé les mecs d'un C.E.T. du même quartier que notre lycée, on s'est mis ensemble. La liaison entre jeunes elle est vraie, mais aussi la lutte lycéenne et la lutte des femmes elles sont les plus proches parce que nous on fait sauter la famille, mais au niveau adulte, les gens responsables de faire sauter le couple, c'est les femmes.

— Surtout, ça existe même plus les filles qui s'assimilent complètement à des mecs...

— La solution, c'est se barrer des lycées ?

— La solution, c'est s'en barrer parce que pour le moment, c'est pas possible de les transformer. Nous on s'en barre parce qu'on peut rien faire d'autre. Si on veut pas se couler là-dedans, il faut s'en barrer le plus vite possible.

— C'est pas dans les lycées qu'on rêve.

— Moi, je rêve pas, je me bats, on se bat ensemble.

— Les profs ?

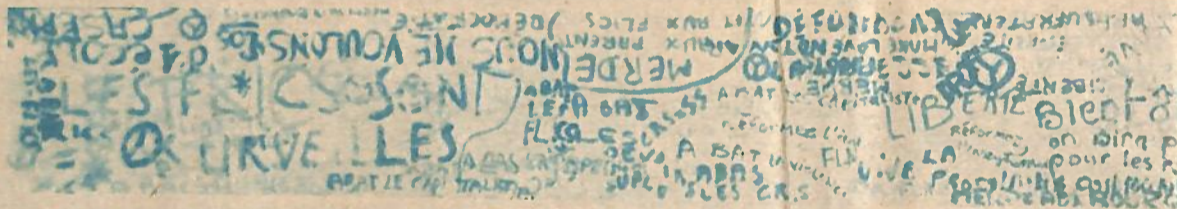
— On fait quelque chose dans les lycées : on détruit le fait de subir des cours, de subir l'autorité. Si les gens font ce qu'ils veulent dans le lycée, c'est subversif, c'est vachement important. Les profs qui nous soutiennent c'est la preuve que l'autorité sacro-sainte des profs, elle peut être détruite. A partir du moment où tu peux pas prouver que ce que tu penses peut exister, que c'est pas un rêve, t'as la preuve matérielle que quelque chose d'autre peut exister. Si tu le fais pas, tu te dis : c'est un rêve, c'est dans ma tête...

— Les élèves qui font pas grève, par exemple, disent que c'est le prof qui les oblige mais plus ça ira, plus ils s'apercevront que si eux ils tiennent à leurs positions, le prof ils le balanceront.



LA PAROLE AUX LY

CES-MASSY



Nous sommes élèves dans un C.E.S. Le C.E.S. commence à la 6^e (11 ans) et cela va jusqu'à la 3^e (15 ans) et puis on est tous mélangés ; certains s'arrêteront en 3^e pour aller travailler, d'autres iront au lycée. Il y a aussi des classes de transition et des classes pratiques, où les élèves attendent 16 ans.

Au C.E.S. pas grand chose avant la grève, les élèves n'étaient pas organisés. Certains d'entre nous discutait assez souvent avec des profs gauchistes.

LA GREVE : GUIOT

Les profs étaient en grève. Nous de notre côté on s'est réuni dans une classe pour discuter et on s'est rendu compte que Guiot c'était notre affaire. Là-dessus, des élèves du lycée de Savigny sont venus. Ça été un choc. Les lycées de l'Essonne bougeaient. C'est notre grève. On va dans les classes en parler : il y a des profs qui se sont enfermés à clefs. Avec des élèves de 3^e et de 4^e on a commencé à discuter sur l'affaire Guiot et sur la répression ; le jeudi on a fait des panneaux qu'on est allé mettre devant le C.E.S., l'administration les a enlevés : « les affiches se sont envolées » !

Le vendredi (les cours avaient repris, la grève des profs était terminée) on a demandé aux élèves de ne pas entrer au lycée. Tout le monde a suivi, les 6^e et les 5^e aussi. La directrice est sortie, elle prenait les élèves un par un et les menaçait de renvoi s'ils ne rentraient pas. L'administration était très étonnée qu'on a bougé ; qu'on puisse s'organiser. Ça ne leur venait pas à l'idée. Avant ils n'avaient même pas de tableau d'affichage.

Le vendredi on est sorti manifester devant le lycée. Les élèves du lycée avant ils ne nous prenaient pas au sérieux. Ils ne pouvaient pas croire que les 4^e et les 5^e

puissent se mobiliser contre la répression. Cette fois pourtant on a manifesté avant eux, c'est nous qui les avons fait sortir dans la rue. On est même allé au lycée technique de Villegenisse. Là-bas certains élèves avaient décidé la grève active. Le lendemain l'U.N.C.A.L. dit : « soyez sérieux, rentrez en classe » et l'administration de son côté : « rentrez en classe, soyez sérieux ». Au C.E.T. c'est la panique. Les filles hurlent derrière les fenêtres : « nous sommes enfermées à clef dans nos classes par nos profs ». Les mecs en bleu de travail derrière les grilles, séparés de nous par l'administration et les profs vouldraient nous rejoindre, seuls quelques uns y parviennent.

Nous sommes 1500 à 2000 à manifester dans les rues de Massy. Pour la première fois tous les bahuts de Massy sont là et on décide d'essayer de se coordonner.

Les lendemains de la grève au C.E.S., 600 élèves étaient absents. On a tous reçu un mot : « nous couvrent de manifester sa solidarité votre enfant a été absent... »

Durant les trois jours de grève c'était formidable, on avait une frite terrible, on était tellement nombreux, on voulait faire des tas de choses.

Certains avaient lu le texte sur « la Commune vivante ». Et nous, si on pouvait changer notre vie, qu'est-ce qu'on ferait ?

Rendez-vous mercredi à 13 h 30 dans le préau de la récréation.

On avait amené 7 rouleaux de papier de dix mètres, des pincesaux, de la peinture et de la musique pop. Ça été l'explosion, en cinq minutes on était 150, il n'y avait plus de place sur le papier pour écrire, mais il fallait qu'on écrive. Ça hurlait : « du papier, des pincesaux ». On a repris dans les classes des vieux papiers, on collait au fur et à mesure sur les murs du préau. Tout y passait, les filles, les

parents, les profs. C'était génial. C'était le bonheur d'être libre ! On le vivait ensemble. La liberté d'expression ça doit être ça. Ça pouvait pas s'arrêter comme ça. On s'est filé rencart pour le lendemain pour discuter.

Avant on était des petits groupes, maintenant on est tous ensemble.

Avant tout on s'est dit qu'il fallait obtenir une salle pour nous.

On est allé demander à l'administration : réponse vague. Le lendemain on y retourne. Le conseil d'administration siègeait, là : la directrice, le maire, les parents d'élèves. D'abord, ils ont accepté deux délégués : ils promettent de réunir une commission sur le problème de la salle. Ils menacent les profs qui étaient avec nous. Ça on ne l'accepte pas. On passe dans les salles de classe, on revient tous et on envahit le conseil d'administration. L'administration a affirmé qu'elle n'avait jamais parlé de menace ! La séance est levée, quant à la salle...

On a parlé... Tout ce qu'on a fait, on l'a toujours fait devant tout le monde, avec tout le monde. On a senti que les mêmes choses nous révoltaient. Le petit groupe qui avait la grève discutait ensemble s'est élargi à tout le C.E.S. On a avancé tous en même temps la situation que l'on a créée ensemble.

On ne veut pas que tout ce qu'on a fait reste enfermé dans le C.E.S. Depuis la grève, certains d'entre nous avaient revu des élèves des autres établissements de Massy. Ceux du C.E.S. Blaise Pascal qui n'avaient pas pu participer à la manif sur Guiot sont venus nous voir quand l'administration a voulu renvoyer des élèves. On a fait un tract continuer avec les jeunes des lycées et du C.E.T. et, pourquoi pas avec eux. Maintenant on voudrait sortir des bahuts et le faire avec tous les jeunes de Massy.

L'ÉCOLE :

Des élèves de troisième (15 ans) : « L'enseignement, ça ne sert à rien. Ce que l'on fait maintenant, c'est complètement idiot, à quoi ça sert de savoir la vie d'Horace ? Ce n'est pas la vie de dehors... Qu'est-ce que les profs connaissent de la vie de dehors : RIEN.

Le prof d'histoire s'amuse à être libéral, il fait semblant de parler de tout, mais quand tu lui pose une question, ou que tu veux parler d'un sujet, il te coupe la parole.

Avec quelques filles, en dehors du cours, on prépare un truc sur la Commune en général dans les livres d'histoire, on en parle en quelques lignes. Il y en a un qui dit à peu près ça : les gens ont fait la Commune, parce qu'ils étaient dans un certain état d'excitation... Ils étaient très éternés, c'est tout...

En instruction civique, à propos des immigrés, on faisait remarquer qu'il ne gagnaient pas beaucoup d'argent. Tu sais, ce qu'elle a répondu, la prof ? : Oh, vous croyez, il faut quand même savoir qu'il y en a qui ont quand même de l'argent. La preuve, vous en voyez le samedi à la poste, qui envoient de l'argent à leur famille. » Elle, elle admettait que les Français gagnent plus d'argent. A un devoir, j'ai écrit ce que je pensais du problème des immigrés, j'ai eu une mauvaise note.

J'aurais du prendre le second sujet... l'exode rural, là, il suffisait de répéter son cours par cœur. Le prof d'anglais, parce que nous ne nous laissons pas faire, elle nous accuse d'influencer la classe. Elle est du P.C.F., pourtant elle est vachement bourgeoise. L'autre jour, quand on a fait une manifestation, elle est venue nous chercher pour nous demander de rentrer. C'est pas une influence ça ?

Un garçon de quatrième : « Ma vie elle est ailleurs, elle commence au moment où je sors de l'école. »

Un autre : « Si à l'école, c'était toujours la liberté, ça pourrait être tellement chouette ! »

C'est vachement pas écrit dire MERDE que je veux, que j'écrirais rez et vous voudrez.

Je pourrais ne mieux que TRICE (tout ça que personne dit que je dire ce que j'avec un grand des pendus c leurs noms : aussi que le est sadique, a des dents pour ça que je raal dire sans latlin, que si c'est parce que sans me faire dans leur corrote de tarriger. Je pournant, écrire me dépasser. files qui font tous des cons travers, je pe grand, moyen rai signer me réactions de c mieux s'injurial écritre P gails car c'est écrire me vide ne.

JEN
BMM
PAS
M'EM
PAS
POT

FAISEZ LE JOURNAL

TOUT!

AVRIL 70

Prenez l'envie de faire un canard qui débarrasse le mouvement de la dictature ouvriériste-militaire de la Cause du peuple et de la glu des autres. On en parle à beaucoup de gens, on discute, c'est pas clair, on s'engueule. Il faut le faire quand même, vite. Parler de tout, faire entrer la politique dans la vie surtout la vie dans la politique. Ce que nous voulons : tout, changer la vie, pas contrôle ouvrier, pas résistance en noir et rouge, « pas pur et dure » mais plutôt vrai et fort, Mao aurait peut-être aimé ça ? On verra en septembre.

SEPT. 70

COMITE DE REDACTION

Repérer ce qui est nouveau dans un mouvement de masse, lui donner et lui fournir une expression, une identité; alimenter les luttes en assumant notre propre dépassement, on a pris cette responsabilité avec du fric qui aurait pu servir à autre chose.

On a dit : écrivez tous ! prenez la parole, mais merde racontez pas n'importe quoi ! Alors qui juge, qui choisit, qui coupe, qui écrit ? On est pas près de sortir de là.

UN CANARD POPULAIRE

Un canard lisible par tous, ouvriers, étudiants, militants, intellectuels, paysans, jeunes ou vieux, hommes et femmes, aux préoccupations divergentes et contradictoires, aux lieux et aux formes de lutte sans aucun rapport apparent que celui d'une convergence souvent lointaine, contre le pouvoir. Intérêts communs peu évidents, aspirations communes brouillées par les contradictions entre groupes, couches classes, etc., sans parler du langage...

Et en même temps, être nous-mêmes, c'est-à-dire un courant dans un mouvement principalement jeune, principalement issu de la petite bourgeoisie des villes, et tissant progressivement des liens avec la France sauvage, avec toutes les couches en révolte et d'abord la classe ouvrière. Impossible de concilier tout ça sans heurts. Il faut transformer un mouvement entier.

Pour ça, trois directions pour :

1. développer enquêtes et révélations sur tout pour permettre réellement de s'attaquer de près à une réalité qu'on connaît à fond;
2. étudier plus, analyser plus, pas seulement raconter ce qui se passe, se mouiller plus dans les indications et éventuellement directives qu'on peut donner.

Pour cela, il faut plus d'échanges d'expériences, de contacts intergroupes, régions, etc ; 3. augmenter l'expression directe des groupes sur leurs expériences ou leurs réflexions.

On développera tout ça dans un texte-article prochain.



RENNES : Nous à TOUT. ans concernant l'éventuelle partition de TOUT en province (N° 10) et à vos rencontres relatives à une double page sur la Bretagne, plusieurs trucs nous semblent à préciser. De ce fait, on n'enverra pas dans l'immédiat les dites pages (bien qu'en bonne voie de rédaction) et nous devons avoir une discussion assez large avec nos copains à Rennes et avec ceux de Brest, Vannes, Saint-Brieuc, etc. Nous aimerions avoir des précisions sur ce que vous entendez par « supplément régional ». Comment envisagez-vous en ce qui vous concerne la décentralisation de la « contre-culture » ?... La vie trépidante de Paris ne prédisant pas à des discussions sur le sujet (ou autre) vous pouvez toujours passer nous voir (Vous serez bien reçus à condition de laisser sous le paillason votre esprit centralisateur parisien. Vous aurez des frites si vous épluchez les pâtes.)

LE MEME EN MANUSCRIT COMPAREZ

TOULOUSE

RENNES

RENNES : Nous à TOUT. Suite à votre dernier avis concernant l'éventuelle partition de supplément à TOUT en province (N° 10) et à vos rencontres relatives à une double page sur la Bretagne, plusieurs trucs nous semblent à préciser. De ce fait, on n'enverra pas dans l'immédiat les dites pages (bien qu'en bonne voie de rédaction) et nous devons avoir une discussion assez large avec nos copains à Rennes et avec ceux de Brest, Vannes, Saint-Brieuc, etc. Nous aimerions avoir des précisions sur ce que vous entendez par « supplément régional ». Comment envisagez-vous en ce qui vous concerne la décentralisation de la « contre-culture » ?... La vie trépidante de Paris ne prédisant pas à des discussions sur le sujet (ou autre) vous pouvez toujours passer nous voir (Vous serez bien reçus à condition de laisser sous le paillason votre esprit centralisateur parisien. Vous aurez des frites si vous épluchez les pâtes.)

SPECIAL APOLITIQUE n° 12

SAMEDI 3 AVRIL - 15 H A.G. à PARIS ECOLE DES BEAUX-ARTS 14, rue Bonaparte, Paris-5^e

AUX LECTEURS, AUX SOUTENEURS DU JOURNAL « TOUT »

On trouve que le n° 10 s'est un peu enclué dans le « politisme » ; tous les articles étant « justes » et intéressants, mais parcellisés, et l'ensemble restrictif par rapport au projet initial du journal (un fait significatif est que le Comité de Rédaction s'est fait chier à le faire, n'ayant qu'à coller et à juxtaposer des articles « politiquement justes » un peu meilleurs que ceux de Politique-Hebdo).

ON PROPOSE : pour le n° 12 (et si l'actualité ou le mouvement des masses n'exigent pas autre chose absolument — cela va sans dire —)

UN NUMERO SPECIAL « APOLITIQUE »

— éliminer délibérément et de façon provocatrice tout ce qu'on pense traditionnellement, directement et immédiatement utile à la lutte : grèves, réunions, analyses de la situation, manifs, déclarations, stratégies, etc. ;

— essayer d'aborder les problèmes de la vie quotidienne des gens par des aspects inaccoutumés pour les gauchistes : le bruit, la vie dans les hôpitaux, la bouffe, les ventes aux enchères, l'amour, les vieux, l'habillement, les H.L.M., la cuisine, les pompes funèbres, le cinéma, les parkings, etc. ; de telle façon que chaque article puisse se terminer par : « et ça, c'est pas politique ça ? »

Que tous les individus ou groupes (intéressants si c'est des groupes travaillant habituellement sur d'autres problèmes — usines, quartiers, fics —) préparent d'ici trois semaines articles, dessins, photos...

Réunion de rédaction : jeudi 1^{er} avril, 73, rue Buffon, Paris.

Le C. R.

FRIC

Un député a dernièrement posé une question à l'assemblée nationale : quelles sont les ressources qui permettent à tant de publications gauchistes de sortir à un tel nombre d'exemplaires ? « L'Humanité » reprend régulièrement le même genre de questions.

1° « Tout » revient à un million et demi pour un numéro de 12 pages, à un million pour un numéro de 8 pages à 50 000 exemplaires environ (frais d'impression seulement, puisque personne n'est payé au C.R.)

2° On a démarré avec 5 millions. On a dépensé en plus depuis quelques millions. Ceux qui nous les ont filés, l'ont fait sans mettre aucune condition.

3° Qu'un journal soit déficitaire (« Tout » l'est encore) au départ, c'est normal. Les bourgeois comptent sur un minimum d'un an pour qu'un journal « s'équilibre ». Nous moins parce qu'on fonctionne différemment.

4° Si vous pensez que c'est juste ENVOYEZ-NOUS DU FRIC (beaucoup si vous en avez beaucoup).

DIFFUSION

PAS D'INTOX !

Spécialité des journaux révolutionnaires : on ne dit jamais combien on diffuse mais combien on tire. Procédé de presse bourgeoise.

Or :

- c'est de l'intox, à qui se proclame le plus gros journal,
- ça ne trompe pas les bourgeois qui savent compter.

Certes les N.M.P.P. qui distribuent les journaux dans les kiosques (grosse boîte contrôlée par Hachette) ne facilitent pas le boulot : c'est vraiment dur de comprendre combien on vend avec tous leurs chiffres.

Maintenant, on peut le dire assez précisément pour TOUT numéros 6, 7 et 8 (moyenne).

Tirage : 48 000 exemplaires (53 000 pour le N° 9).

On en		
livre :		
26 000	Vente N.M.P.P. province + banlieue Paris	14 000 ex.
4 000	Vente N.M.P.P. Paris	1 000 ex.
		(1 500 ex. pour le n° 9)

(Très faible. A Paris, on l'achète ailleurs et la distribution a été très mal surveillée par nous. On va la revoir.)

1 000	Vente librairie Maspéro	1 000 ex.
2 000	Vente librairie, dépôts directs Paris (la Commune, etc.)	1 500 ex.
15 000	Vente militante Paris-Province	5 000 ex. minimum

En tout 22 500 ex. minimum (30 000 N° 9)

En comptant 25 000 diffusés, ça fait peut-être 100 000 lecteurs (quatre par exemplaire, c'est la moyenne). Le tout rapporte peut-être 7 000 F à tout casser, parce que :

1. les N.M.P.P. nous paient 0,59 F l'exemplaire vendu mais nous font payer 0,30 F l'exemplaire qu'ils nous rendent.
2. Les militants ne rapportent pas le fric.

CONCLUSION :

1. On va rectifier la diffusion pour qu'il y ait moins d'inendus, plus de vendus.
2. Il faut renvoyer ou rapporter le fric des exemplaires vendus.
3. Il faut des abonnements (c'est du fric en plus tous les mois).
4. On continuera à distribuer les inendus.

Avec ça, on peut équilibrer très vite (en deux ou trois numéros).

En plus, il faut que vous sachiez : vendre 50 % des livraisons N.M.P.P., c'est fantastique : c'est le même pourcentage que « France-Soir ».

Journal révolutionnaire, dites la vérité sur vos ventes !

Composition

MAQUETTES : faites par « TOUT »

nous sommes tous des bénévoles

Le linotypiste sort de sa machine des lignes de plomb qu'il a composées.

On fait ensuite des épreuves en bandes sur un papier.

200 000 signes, lettres ou espaces, 2 ou 3 machines, 1 jour et demi de travail.



Mise en place du canard page par page, point de rencontre du politique, du technique et du vivant exprimé, concentré par quelques individus seulement. Où l'idée révolutionnaire devient combinaison de caractères, signes, couleurs, titres, où l'ensemble se disperse sous la loupe de la technique et où une somme de connaissances ne fait pas forcément plus révolutionnaire.

On découpe et on colle les épreuves à la place où on voudrait qu'elles soient définitivement. On prévoit clichés et dessins à leurs dimensions exactes : Durée : une nuit à quatre pour 12 pages grandes.

MONTAGE

MONTAGE TYPO

On assemble tout le « plomb » comme indiqué sur les maquettes. L'ensemble des lignes avec les espaces et réserves pour les clichés faits à part. On fait alors une épreuve sur film (un « cello »).

En même temps, on fait les réductions aux dimensions des maquettes de l'ensemble des clichés.

OFFSET

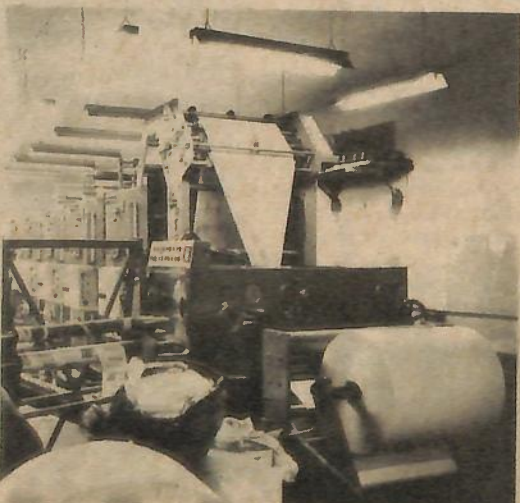
Le principe de l'offset permet beaucoup plus de souplesse que le système typographique habituel de la grande presse.

LA COMPOSITION reste la même, mais L'IMPRESSION se fait à l'aide de plaques photosensibles (au lieu de clichés de plomb) qui sont impressionnés (on voit ce qu'on fait) à partir des FILMS POSITIFS de tous les éléments du journal, textes, titres, photos, dessins ou manuscrits.

En même temps on peut écrire par-dessus, dessiner à même le film etc... quand on a le temps...

TIRAGE

C'est pas le ronéo, la rotative sort le canard tout plié, fini. Vitesse jusqu'à 25 000 à l'heure. (En « croisière » 10 - 15 000). Fabrication : Allemagne de l'Est.



les mélanges de couleurs, c'est là qu'on se marre!

TOUT !

CE QUE NOUS VOULONS : TOUT

QUINZOMADAIRE 29 MARS 71 1F

11

Vous avez vu les journaux, les photos. Vous savez que leur signe de ralliement c'est un point vert, que leur mot d'ordre central, c'est SOLIDARITE en beaucoup de langues, que leur ennemi juré et brûlé en effigie s'appelle Mansholt. C'est lui qui est l'auteur du plan de destruction de la paysannerie pauvre et moyenne dans toute l'Europe. C'est un grand rationalisateur, planificateur ; les hommes, il ne connaît pas ; il croit qu'ils sont faits de la paille de ses propres effigies.

Alors, pour le prix des hommes de terre, du lait ou du porc, mais surtout parce qu'il y en a marre de se faire mépriser à ce point, parce qu'il y en a marre que la campagne soit humiliée depuis des millénaires et pillée par la ville, les paysans ont occupé Bruxelles. Pendant ce temps-là, dans leurs salons dorés, M. Cointat — ministre de l'Agriculture — et ses confrères discutaient du taux de revalorisation des produits agricoles ; juste ce qu'il faut pour calmer la colère de ceux qui se sont endettés, et n'arrivent pas à commercialiser leurs produits, juste ce qu'il faut pour éviter une hausse brutale du coût des produits alimentaires qui pourrait relancer la sauvagerie ouvrière ; comme ça froidement pendant que les bestiaux spéciaux de Bruxelles, une des polices les plus cruelles du monde essayaient de contenir la colère de 100 000 paysans.

A Bruxelles, ils avaient jamais vu ça ; toutes les boutiques de luxe y sont passées, tous les lampadaires, les lumières de la ville qui narquent la campagne de son clinquant, de sa vie facile, ils les ont toutes pétées, la bourgeoisie le leur a fait payer très cher : 1 paysan est mort, d'autres sont gravement blessés ; mais en partant ils ont écrit : ON REVIENDRA !



BRUXELLES : ON REVIENDRA !

Suite de la page 1

LA COURNEUVE

Deux mille types qui ont marché en silence vers le cimetière et qui ont marché en colère vers la mairie. Vingt cons qui n'ont pas pu s'empêcher de piller une boulangerie pour bien montrer qu'ils se foutaient pas mal de Jean-Pierre. Plusieurs centaines de personnes ont pu entendre devant la mairie, le maire P.C.F. se faire rire au nez et insulter par les jeunes gars de la Courneuve qui étaient venus lui demander des comptes : « Qu'est-ce que vous avez fait pour Jean-Pierre Huet ? » — « Jean-Pierre... il avait qu'à aller au conservatoire de musique au lieu d'être au café. » Le soir où Jean-Pierre est mort ils voulaient faire la peau au patron. Depuis, ils ont vu que le patron n'était pas seul ; que la presse les traitait de gangsters de banlieue ; que certains disaient que c'était bien fait pour Jean-Pierre.

JEAN CAU, FASCISTE, LES JEUNES AURONT TA PEAU.

Mais être libre à la Courneuve, qu'est-ce d'autre sinon avoir les plus grandes chances de devenir un fainéant, un voyou et, passé d'adolescence, un pauvre type ? tristes « anges aux figures sales », vous êtes ce que vous êtes devenus et vos arguments sont truffés de mensonges qui arrangent votre paresse et votre veulerie ! ... Sans contraintes (...) On n'arrivera à rien, et c'est tourner autour du pot que de prétendre à coup de grandes phrases sonores le contraire.

Jean Cau. Paris-Match. 20 mars 1971



Ils ont vu aussi deux mille jeunes les suivre. Ils ont vu l'un en face de l'autre le monde de Jean Cau, du P.C.F., des flics, de la cité de béton et le monde des jeunes. « C'est pas surtout parce qu'on est jeunes qu'ils nous font chier, c'est parce qu'on a pas de sous. Mais parce qu'on est jeunes on a de l'espoir. C'est pour ça qu'on est ensemble. »

Y A RIEN A FOUTRE ICI

Quatre jours plus tard il y a une réunion bienveillante au centre social. Trente jeunes. Un discours gluant de l'adjointe au maire P.C.F. qui explique que pour que ne se reproduise plus de pareils drames il faut que la gestion des H.A.M. soit confiée non plus à la ville de Paris mais à la Seine-saint-Denis. Tous les jeunes se marrent. Richard se lève : « C'est pas un problème des jeunes et des vieux. Les vieux quand ils sont gentils avec nous, ça va. Il y en a même qui nous tiennent la porte quand on passe. Mais moi je pense que si Jean-Pierre il avait trouvé du travail, il serait là, parmi nous. C'est ça le problème. Mais maintenant, c'est de plus en plus difficile de trouver du travail parce que quand un patron sait qu'on vient des quatre mille, ils nous licencient parce qu'il pense qu'on est des voyous... C'est vrai qu'on est des voyous, mais à cause de quoi ? Parce que tout le monde en fait se fout de nous. Aux quatre mille, il n'y a rien. Quand il y a un film, il est interdit aux moins de 18 ans une fois sur deux. Et il y a deux cafés. C'est là qu'on va parce qu'on a pas le choix. Il y a bien un centre culturel, mais il est fermé depuis deux ans. » Il y en a un qui ne parle pas beaucoup en public mais qui serre les poings : « Y a rien à foutre ici. Il reste plus que les filles. C'est vrai. C'est comme ça... »

TOUT EST GRATUIT MAIS IL N'Y A PAS DE BONBONS

Suite de la page 1

- Tout est gratuit, tout est libre ! s'écrit un enfant de 5 ans.
- Tout est gratuit mais il n'y a pas de bonbons ! dit un autre.
- Demain je marcherai encore sur les pelouses, dit un troisième.

Une bande d'enfants de douze, treize ans, après s'être exclamés qu'ils ne s'étaient jamais tant amusés de leur vie, ont décidé de revenir avec des instruments de musique, et des tas d'idées de fêtes.

Tous les employés avaient été évacués à la fermeture du Jardin.

LES CAPITALISTES DES CHAISES.

En effet, les chaises, manèges, etc., appartiennent à des propriétaires pour le moins « alsés » — celui des chaises du Luxembourg, M. Lallemand, possède également plusieurs cinémas dans Paris (Le Danton), les chaises de nombreux jardins, etc. Il emploie une femme qui, pour encaisser le prix de la location des chaises (80 centimes), reçoit deux centimes par chaise. Au demeurant, la propriété des chaises ne constitue pas un droit légal, mais c'est la survivance d'un vieux privilège (Louis XIV).

POURQUOI ?

Nous voulions, par cette action, montrer à quel point, même dans les endroits soi-disant faits pour eux, les enfants sont habitués dès leur plus jeune âge à « respecter » maints interdits, restrictions, brimades, prétextes à ces remontrances et à ces punitions qui sont la base même de tout notre système d'éducation actuel.

Nous voulions montrer que le vrai jeu, le jeu libre et entier, trouble l'ordre de notre société. Le Luxembourg, ainsi que bon nombre de jardins parisiens, ne sont d'ailleurs pas faits pour les enfants. Conçus autrefois pour être des jardins « d'apparat », ils n'ont jamais été refaits en fonction de besoins et de désirs actuels. Quant à tous les squares, d'ailleurs très insuffisants, récemment créés ou refaits, s'ils ont parfois abandonné le formalisme classique des jardins à la française, ils n'en sont pas moins ennuyeux, ils n'en sont pas moins répressifs : pelouses toujours interdites, petits tas de sables minables, gardiens agressifs, et le tout gris et triste.

FEMMES DE PARIS, EN AVANT !

C'est de tout cela — gratuité des jeux, liberté des pelouses, tristesse et manque des squares dans Paris — dont les femmes ont pu longuement discuter entre elles et avec nous. Parmi elles, certaines nous ont expliqué qu'elles avaient déjà tenté quelque chose en ce sens (pétitions et dossiers divers), l'année dernière, sans succès. L'une d'elles nous a dit : « Vous avez fait plus en un après-midi que nous en des mois de demandes légales. »

Nous espérons que les femmes vont reprendre à leur compte ce genre d'actions. Quant à nous, nous allons continuer dans tous les autres jardins.

FETE-PUCES

Suite de la page 1

- 37 000 arrestations ;
- 13 000 déportations.

L'interdiction fut et reste formelle.

Deux organisations révolutionnaires maintiennent l'appel à la fête : le but n'étant pas de se cogner aux flics, un nouveau rendez-vous est fixé : dimanche 21 mars au marché aux puces, à 15 heures.

Les forces étant particulièrement réduites après l'interdiction !... la préparation fut fiévreuse.

On étaient pas les seuls à préparer notre arrivée aux puces : La réaction des commerçants et de la population l'après-midi : Ils nous ont vu arriver avec nos trois camions décorés, la « pop », les chauffeurs aux faux nez, les masques, les confettis, les rubans rouges, etc., c'était pour faire la fête ou pour piller ?

Ils ont compris tout de suite. Les flics étaient sur le tas depuis plusieurs heures : ils étaient plutôt surpris.

Certains marquaient un peu le rythme, d'autres esquissaient un sourire, le reste était impassibles : ça montre bien qu'ils ne sont pas tous intoxiqués au même degré ! Ce qui ne les avait pas empêché de charger avant.

L'arrivée des camions, c'était l'explosion de joie contenue jusque-là, tous les gens riaient, levaient le poing, couraient envahir les camions, les fleurs, les serpents les confettis et les rubans rouges volaient dans tous les sens.

La fête n'a duré que 15 mn, mais 15 mn comme ça, ça marque.

Puis les flics ont commencé à provoquer. Alors on s'est assis, pensant qu'ils n'oseraient tout de même pas ; ils ont osé !

Bilan : 15 mn de fête, pour : charge de flics, 3 guitares cassées, matraquages, ratonnades, ébauches de barricades, une vingtaine de flics blessés, 70 copains passent une partie de la nuit à Beaujon.

Et puis la fête, est-ce que c'est l'affaire de quelques-uns, ce manque d'initiative de la part des copains en attendant les camions, est-ce que c'est se mettre à crier « CRS = SS » quand on joue de la pop ? Mais de ça, on en reparlera. (Suite au prochain numéro).

VITRY grève de la faim

NOUS NE SOMMES PAS DES SALAUDS

DE JEUNES

Depuis samedi 20 mars, nous lycéens du lycée Romain Rolland (Ivry, Vitry) avons entamé une grève de la faim, à l'église de Vitry (place du Marché).

POURQUOI ?

Pour tenter de briser le ghetto dans lequel le gouvernement et la presse qui le soutient essaient de nous enfermer. Le gouvernement a reculé après la mobilisation des jeunes dans les affaires Guyot et Guillonet. Mais il ne s'agit pas seulement de cas individuels, de scandales. Le scandale c'est la condition permanente des jeunes. On veut nous faire passer pour des casseurs, des tribulations, des fous. Ce n'est pas vrai. Nous voulons vivre et VIVRE pour nous ce n'est pas le cycle quotidien métro-boulot-dodo, le culte de l'argent, la démerde.

Ce n'est pas consommer. C'est s'exprimer. C'est créer.

Nous ne sommes pas contre les « vieux » mais contre ce qui les a fait vieillir. Pour nous préparer à demain, nous avons un enseignement qui veut tuer en nous toute personnalité, qui ne nous prépare à aucun métier, qui repose sur la sélection sociale, qui veut faire de nous des cadres ou des intellectuels contre les ouvriers et non avec eux. On sanctionne les profs qui sont avec nous.

Un enseignement que l'on épure petit à petit de tous les acquis de Mai.

Une formation professionnelle de plus en plus soumise au capitalisme et qui fait des jeunes de futurs chômeurs.

NOUS PARLONS VIE

GUICHARD RÉPOND RÉPRESSION

Suppression des droits d'expression politique dans les lycées, interdiction des assemblées générales, renforcement des contrôles administratifs et des sanctions, menaces sur le droit de grève, fermeture en cascade d'établissements, intervention des C.R.S. contre les lycées, exclusion de ceux qui refusent l'ordre (nouveau) de Guichard et de Marcellin, détention arbitraire de jeunes lycéens ou de travailleurs. Défiguration de Richard Deshayes lors d'une manifestation du Secours Rouge. Interdiction de festivals de musique.

NOUS NE POUVONS L'ACCEPTER. A BAS LA CHASSE AUX JEUNES.

Pour la libération et la levée de toutes les sanctions prises contre les élèves et la réouverture inconditionnelle des lycées et des C.E.T. fermés.

G. Gotfray Juliette Machecourt
R. Senez Martine Bordet.